

XYZ. La revue de la nouvelle

Le réveil

Jean-François Somcynsky



Numéro 12, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Somcynsky, J.-F. (1987). Le réveil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 26–30.

Le réveil

Jean-François Somcynsky

Quand j'ai senti sa présence à mes côtés, je n'ai rien dit.

Je me suis réveillée le coeur clair et dispos : j'avais sans doute bien rêvé, mais je ne me souviens jamais de mes rêves. C'est encore une partie de la vie, de ma vie, qui m'échappe. Je me sentais comme au moment de ma naissance, cet autre trou dans ma mémoire, impossible à reconstituer, sauf pour me dire que j'ai dû naître avec un grand appétit de vie.

Avec les années, j'ai surtout essayé de retrouver le sentiment d'acceptation qui a peut-être marqué les premières heures de mon existence. Accepter l'hiver et l'été, la saveur des fruits, l'inévitable fragilité des fleurs, l'amour qu'on m'offrait, les refus qu'on m'imposait, mes menstruations, la nécessité de travailler, la maladie, la musique, les disques rayés, les bagatelles et les choses importantes qui composent la vie. Ce matin, en me réveillant, je me sentais heureuse, simplement heureuse, prête à accueillir mon destin, quel qu'il soit.

J'ai d'abord senti ce poids sur le matelas. La veille, je m'étais couchée seule. Maintenant, il y avait quelqu'un à côté de moi. Je n'ai pas eu peur d'étendre le bras et de reconnaître un corps humain. Je me suis retournée, je l'ai vu, et je n'ai rien dit.

Il dormait. C'est en m'apercevant qu'il dormait que j'ai entendu sa respiration. Je me suis levée doucement, j'ai fait le tour du lit, je me suis approchée. Son visage ne m'a pas semblé particulièrement beau ou remarquable en quoi que ce soit. Ni jeune ni vieux, du blanc dans la barbe, la peau pas vraiment ridée mais pas fraîche non plus, le front légèrement dégarni. Ce n'était pas le genre d'homme que j'aurais souhaité comme amant, mais j'aurais peut-être accepté de passer avec lui une nuit ou deux.

De toute façon, ce n'était guère le cas, je ne l'avais jamais rencontré. Je n'ai pas osé repousser le drap. Par acquit de conscience, j'ai vérifié les portes et les fenêtres. Il n'était pas entré par effraction, la chaîne de la porte se trouvait même fermée de l'intérieur. J'ai pris un jus d'orange, en fouillant ma mémoire. La veille, j'avais quitté le bureau vers six heures, j'avais fait quelques achats, j'étais rentrée chez moi, une amie m'avait appelée pour m'inviter à aller au cinéma. J'avais mangé une omelette, j'étais rentrée seule du cinéma, j'avais lu pendant une vingtaine de minutes et je m'étais couchée après avoir pris une douche.

Impulsivement, j'ai versé du jus dans un second verre et je l'ai apporté dans ma chambre. L'inconnu m'a regardée en souriant et a accepté de boire.

Ça avait l'air de lui faire beaucoup de bien. Sans dire un mot, il m'a adressé un regard satisfait et s'est endormi.

Perplexe, le verre vide à la main, je me suis mise à réfléchir, pour m'apercevoir qu'il n'y avait pas moyen de penser à ce qui m'arrivait. Ça dépassait l'entendement. L'homme n'avait pas semblé s'émouvoir de ma présence, encore moins de ma nudité. Tout compte fait, il n'était surtout pas dangereux. Je me suis rendue à la salle de bains pour procéder à mes ablutions matinales. Nettoyée, frictionnée, rafraîchie et parfumée, je suis retournée auprès de lui. Il m'accueillit avec son éternel sourire.

— Viens-tu déjeuner?

— Non, merci, fit-il. Je veux encore me reposer. Mais le jus était bon. Sa voix m'a paru absolument normale.

— Si je mets de la musique, ça te dérangera?

— Rien ne me dérange jamais.

Il ne semblait vraiment pas s'attendre à ce que je m'occupe de lui. Je me suis habillée, tranquillement, j'ai fait tourner un disque de Juliette Gréco, je me suis préparé du café, des rôties, un peu de fromage, de la confiture. Bien ragaillardie, je suis allée le retrouver. Assis sur le lit, le dos contre l'oreiller, il feuilletait le livre que j'avais lu la veille, un roman de Jorge Amado.

— Es-tu confortable? ai-je demandé, amusée.

— Oh, oui! C'est très intéressant, ton bouquin.

Je regardais ses bras, raisonnablement musclés, son estomac sans embonpoint, ses cuisses velues. Vraiment, agréablement ordinaire comme homme.

— Est-il nécessaire que j'aille travailler?

— Pourquoi pas? fit-il. Je crois qu'il fait beau dehors.

Je me sentais quelque peu démunie devant sa simplicité.

— Tu ne t'ennuieras pas ?

— Je ne m'ennuie jamais.

— Bon, dis-je. Je vais y aller. Je rentrerai vers six heures.

— Passe une bonne journée.

Et il se replongea dans son livre. Il ne s'attendait vraisemblablement pas à ce que je l'embrasse. Et puis pourquoi l'aurais-je fait? Incertaine, je suis sortie. S'il avait pu s'introduire aussi facilement chez moi, il aurait été puéril de ne pas l'y laisser.

La journée m'a paru fort étrange, tout en étant parfaitement quotidienne. Dire qu'il y a des gens naïfs qui sont convaincus que les fonctionnaires travaillent peu! J'ai été à l'emploi de trois ministères, sans jamais connaître autre chose que des journées bien remplies. Ce qui semblait étrange, dans ce bureau, ces heures, ces activités, c'était l'impression de les rêver. Je m'absorbais dans mes dossiers, je donnais des coups de téléphone, j'en recevais, je voyais des collègues, tout se déroulait avec une efficacité remarquable, et tout me semblait un rêve. Mais telle est peut-être la nature de la réalité.

J'ai travaillé jusqu'à six heures trente, retardée par une petite crise à régler. En arrivant chez moi, à peine sortie de l'ascenseur, j'ai senti une bonne odeur d'orange cuite dans le couloir. J'ai ouvert la porte : ça venait vraiment de chez moi.

— Je suis en train de préparer un canard, dit l'homme.

Comme il souriait et affichait une fort belle humeur, je me suis permis de commenter :

— Je suis heureuse que tu fasses comme chez toi.

— Je suis toujours chez moi, où que je sois, répondit-il.

J'ai été voir le canard dans la cuisine. La peau commençait à croustiller. L'inconnu le badigeonna de sauce, puis referma le four.

Sans plus m'occuper de mon visiteur, j'ai été prendre une douche. Après avoir enfilé un caftan, je suis allée retrouver mon homme mystérieux au salon. Il m'offrit un verre de sherry, et ce n'était pas une de mes bouteilles.

— Comment t'appelles-tu?

Il hésita:

— Jacques, je crois. Ou Alain? Oui, c'est cela : Jacques Alain.

— Et moi?

Il me dévisagea, amusé.

— Martine, dit-il, Martine Lemaire. Tu as trente-deux ans, tu es divorcée depuis cinq ans, tu es directrice-adjointe, tu as une maîtrise en géologie, tu as fait l'amour pour la première fois à l'âge de dix-neuf ans, tu aimes la peinture classique et tu songes à passer tes vacances au sud de l'Espagne.

— J'aimerais connaître autant de choses sur toi, fis-je, vraiment époustoufflée.

— Devine, ou invente, et ce sera peut-être vrai. Si ce ne l'est pas, ça ne fera aucune différence.

Il avait bien raison. Je n'éprouvais nul besoin de connaître sa biographie. En fait, je n'avais même pas le goût de parler. Sa présence me pacifiait jusqu'au battement le plus naturel du coeur. J'ai mis un disque de Maurice Jarre et je me suis enfoncée dans mon fauteuil.

Une bouteille de vin blanc, sec et léger, accompagnait le succulent caneton à l'orange. Jacques avait une belle conversation, pleine d'esprit, d'intelligence et de tendresse. L'idée ne me vint pas de lui demander d'où il sortait, de quel monde, de quelle arabesque cachée dans les lignes de ma main. Après le thé et une cigarette, je l'ai invité dans ma chambre.

Nous avons fait l'amour très doucement. Jamais je n'avais rencontré dans les caresses une lenteur aussi soutenue. La facilité avec laquelle nous réinventons le bonheur m'émouvait infiniment.

Le lendemain, je suis retournée au bureau. J'ai marché toute la journée sur un coussin de sérénité. J'accueillais avec une humeur égale les problèmes, les complications et les solutions qui forment la trame de la bureaucratie. Par le plus naturel des renversements, je me rendais compte d'une vérité évidente : mes heures de bureau appartenaient au songe, alors que Jacques m'apportait la saveur douce et grisante de la réalité la plus présente.

Ce soir, je suis rentrée chez moi en me pressant. L'appartement était vide. Je ne me sentais pas déçue. J'acceptais l'absence de Jacques comme j'avais apprécié sa compagne.

Quelques jours ont passé. J'ai repris ma vie normale, le travail, des amies, des sorties, le cinéma, la musique, la lecture. J'ai couché, pour la première fois, avec Gilles, un camarade. Je savais qu'il le désirait depuis plusieurs mois, avec une discrétion affectueuse. Il était plus jeune et plus énergique que Jacques, mais surtout différent. Je commençais à comprendre qu'en acceptant la vie, toutes les formes de la vie, je me rendais disponible à une gamme très variée d'expériences, je trouvais dans mon coeur une place pour bien des choses nouvelles. Avant, je disais : tout ce qui peut m'arriver, j'ai vu pire. Maintenant, c'était : tout ce que j'ai vécu, tout ce que j'ai rêvé, j'en veux davantage.

Un soir, après avoir regardé un film à la télévision, je me suis couchée, engourdie d'une joie tranquille et profonde. Étendue sur le lit, je rêvassais, merveilleusement reposée, sans toutefois m'assoupir encore. Tout à coup, j'ai senti une présence en moi, comme si un homme me pénétrait. Instinctivement, j'ai écarté les genoux. D'où me venait cette caresse, comme un clin d'œil amoureux de l'existence? J'ai fermé les yeux, je me suis abandonnée. La présence se faisait de plus en plus tangible. J'ai ouvert les bras, j'ai ouvert les yeux, et j'ai trouvé bien naturel de serrer Jacques contre moi.

Le lendemain, il était encore là. Je ne pouvais me résoudre à le quitter. J'ai appelé au bureau pour dire que je prenais la journée de congé. Je ne sais plus vraiment de quoi nous avons parlé, Jacques et moi, mais c'était une belle conversation, entrecoupée de caresses et de rires de bonheur. Les heures passaient, sans lourdeurs, sans incertitudes. Je n'avais jamais cru qu'un homme aurait pu se mêler si facilement à moi, prendre le rythme de mon cœur en conjuguant avec moi tous les temps du désir.

Ma vie est désormais marquée par la présence de Jacques. Des fois il est là, des fois il disparaît pendant des jours et même des semaines. Il revient toujours. Son absence ne me pèse jamais, tellement il garde une place vive dans mon cœur. Il est mon plus bel amour, dont l'existence imprègne mes heures et chacun de mes actes. Depuis le matin où je me suis réveillée à ses côtés, je me sens bien, en équilibre avec moi-même et avec la vie. Tout est devenu naturel, simple et facile. Jacques m'apporte la dose de magie qu'il faut pour comprendre le monde. Je crois que je n'ai plus rien à dire. Je me sens bien, c'est tout.

Né en 1943, économiste de formation, diplomate de carrière, Jean-François Somcynsky a publié neuf romans, trois recueils de nouvelles et un ouvrage de poésie. Il a aussi publié une vingtaine de nouvelles dans différentes revues.

Chantal Saint-Jarre

PSYCHOTHERAPEUTE
PSYCHANALYSTE

(514) 487-1644

4210 avenue Girouard

Montréal. H4A 3C9.

(Métro Villa-Maria)
